

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 2.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1969, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 12 MAI 1881.



Léna les attendait tout en s'occupant du cheval de l'étranger. (Page 16, col. 2.)

PHAROLD LE BOHEMIEN.

II

(Suite)

A sa vue toute expression de défiance s'effaça du visage de

Pharold, mais pour y faire place à une vive émotion. Il demeura un instant immobile à le contempler, puis cédant à un entraînement irrésistible, il se précipita dans la clairière.

Plus maître de lui, mais non moins ému en l'apercevant, l'étranger se redressa et fit un pas à sa rencontre. Leurs mains se serrèrent dans une vigoureuse étreinte, et ils demeurèrent

un instant en face l'un de l'autre sans pouvoir trouver une parole, s'examinant avec une joie où perçait une certaine tristesse étonnée.

—Ah! nous sommes bien changés tous les deux, dit enfin Pharold, trahissant par ce cri involontaire l'impression qu'ils avaient l'un et l'autre éprouvée, et cependant, avant même d'avoir vu votre visage, je vous avais reconnu.

L'étranger sourit.

—Vingt années ne s'écoulaient pas sans laisser de traces sur le front d'un homme, Pharold, dit-il doucement, et quand sa vie a été aussi traversée de fatigues et de dangers que la nôtre, il n'est pas étonnant que cette trace soit profonde. Qu'importe, d'ailleurs, puisque nous nous retrouvons. A peine osais-je l'espérer; et j'espérais encore moins vous trouver au rendez-vous que d'un bord à l'autre de l'Océan je vous assignais dans cette contrée perdue.

—J'y serais venu du fond des déserts de l'Orient, s'il l'eût fallu! répliqua Pharold avec une vivacité pleine de chaleur. Depuis bientôt cinquante ans que je traîne sur les grands chemins ma misérable existence, vous êtes le seul, parmi les vôtres, qui ayez daigné vous apercevoir qu'un cœur d'homme bat sous mes haillons de bohémien, et cela ne s'oublie pas! Puis la tâche que vous venez remplir est une tâche sacrée, et j'ai eu trop à souffrir des hommes pour que ce qui me reste de force et d'énergie n'appartienne pas à ceux qui, comme moi, ont été méconnus et opprimés.... Mais qu'avez-vous appris déjà? ajouta-t-il d'un ton plus calme. Y a-t-il longtemps que vous êtes de retour?

—J'arrive, et je ne sais rien de plus que ce que vous m'avez écrit. Débarqué hier à Nantes, j'en suis parti ce matin.

Tout en parlant l'étranger avait jeté un regard involontaire du côté de Léna, oubliée par Pharold, et demeurée dans une attitude timide et embarrassée, à quelques pas en arrière.

Le bohémien saisit ce regard et se tourna vivement vers la jeune femme.

—Léna, dit-il, prenez le cheval de ce gentilhomme et allez l'attacher à un arbre, dans le chemin. Vous nous y attendrez.

La jeune femme obéit aussitôt, et dès qu'elle se fut éloignée, Pharold reprit :

—J'en sais plus que vous; depuis trois jours je rôde dans le pays et, par les miens, par moi-même surtout, j'ai recueilli de nombreux renseignements. J'ai même vu le comte d'Erbray.

—Lui avez-vous parlé? demanda l'étranger avec une émotion qui faisait trembler sa voix.

—Oui, j'avais su que tous les soirs, à la même heure, il se promenait seul dans la partie la plus déserte de son parc, dans cette allée qui suit les bords du bois.

—Je m'en souviens, dit l'étranger d'un ton triste.

—J'allai me cacher dans un fourré, et de là, pendant quelque temps, je pus l'examiner à loisir. Il venait à moi, l'air sombre, les yeux baissés, marchant à pas lents et comptés. Son visage avait la froideur et l'insensibilité de la pierre; mais cette insensibilité n'était qu'apparente, et au plissement de son front, au tremblement involontaire de sa lèvre, je le vis aussi clairement que si j'avais lu dans son cœur, il songeait au passé! Et j'en jurerais maintenant, depuis vingt ans pas un jour

ne s'est écoulé sans que son souvenir ne l'ait poursuivi et obsédé!

—Ainsi l'oubli n'est pas venu avec le temps, dit l'étranger d'un air songeur. Il souffre, lui aussi!

—De pareils souvenirs ne s'oublient pas! dit Pharold en secouant la tête, ils pèsent sur le cœur d'un poids trop lourd, et plutôt que de me traîner à travers la vie chargé d'un pareil fardeau, j'aimerais mieux me coucher sur le bord d'un chemin et y attendre la mort. Dieu, que nous accusons toujours, est plus juste que nous ne l'imaginons. Voilà vingt ans que l'expiation dure, et le châtement, pour être invisible, n'en est pas moins terrible.

—Il se repent, peut-être? dit l'étranger avec une émotion étrange.

—Le remords n'est pas le repentir, répliqua Pharold avec une amertume ironique. Il y peut amener, mais il faut pour cela que l'orgueil, qui l'en sépare, soit terrassé, et l'orgueil du comte d'Erbray est de ceux qui, foudroyée, bravent encore la foudre qui les frappe.

—Mais lui, sans doute, il est bien changé?

—Il l'est à ce point que vous auriez peine à le reconnaître.

—Alors il a perdu même ces deux choses qui ne s'effaceraient jamais de ma mémoire: son regard implacable et hautain, et son sourire ironique.

—Non, mais de l'homme que vous avez connu c'est tout ce qui subsiste. Nous avons vieilli tous les deux, mais comme ces chênes, dont la sève diminuée n'en reste pas moins vivace et féconde jusqu'au dernier jour. Il est lui, l'arbre flétri et desséché qu'un ver rongeur a piqué au cœur et en qui les sources de la vie sont taries à jamais. Tout mon sang bouillonnait à l'idée de le revoir, et quand je l'ai eu revu, toute ma colère s'est évanouie, tant il m'a fait horreur et pitié.

—De sorte que l'homme que ma vengeance est venue chercher si loin n'est plus qu'un vieillard incapable de se défendre, dit l'étranger avec une amertume pleine de tristesse.

—Ne vous abusez pas au point de le croire! dit vivement Pharold. Si le corps s'est usé, l'âme est demeurée indomptable, et l'ennemi acharné qui vous a chassé de ce pays, vous le retrouverez encore prêt à vous en fermer la porte si vous voulez rentrer. Vous allez en juger du reste. Lorsque le comte d'Erbray arriva près de l'endroit où je me tenais caché, j'en sortis et m'avançai à sa rencontre.

—Vous a-t-il reconnu?

—Oui, et du premier coup d'œil. Il recula d'abord comme à la vue d'un serpent. Mais un instant après il se remit et calcula, je le vis à l'expression indécise de sa physionomie, s'il aurait ou non l'air de me reconnaître. Il se décida pour le premier parti et me demanda d'un ton assez doux, mais que démentait son regard irrité et haineux, comment il se faisait que je me trouvasse en Bretagne, après l'engagement que j'avais pris de n'y plus remettre les pieds. Je lui répondis que j'y étais revenu par vos ordres et pour lui demander en votre nom une entrevue secrète. Il pâlit et s'écria: "Ainsi le chevalier de Langoat compte rentrer en France?"—Oui, répliquai-je, et maintenant il y doit être débarqué.—Eh bien! s'écria-t-il d'une voix tremblante de colère, dites-lui qu'il a pris là une peine fort inutile, car je ne le verrai pas!

—Ah! il ne veut pas me voir! s'écria l'étranger dont l'œil s'éclaira d'une flamme menaçante. Il a donc oublié que j'ai, par devers moi, des moyens de l'y contraindre?

—C'est ce que je lui ai fait comprendre, répartit Pharold. Il a pâli en sentant qu'il était en votre pouvoir, mais son assurance n'a pas fléchi. "Qu'il vienne, s'il le veut, a-t-il répondu; mais dites bien au chevalier de Langoat que cette visite sera inutile. Tous les ans je lui ai fait passer régulièrement la pension de mille louis que je m'étais engagé à lui servir, et ni prières ni menaces ne m'arracheront un sou de plus. Je ne suis pas encore du bois dont on fait les dupes, a-t-il ajouté avec une hauteur dédaigneuse, et je m'inquiète fort peu des calomnies ou des menaces dont on peut me poursuivre. D'ailleurs, je suis prêt, quand on le voudra, à prouver mon innocence, et si le chevalier de Langoat ose s'attaquer à moi, je l'en ferai repentir!"

Pendant qu'il parlait, je tenais mes yeux baissés, bien que je sentisse les siens fixés sur mon visage. Mais ensuite je relevai la tête et nos regards s'étant rencontrés, malgré toute son impudence, le sien s'abaissa, et une pâleur livide se répandit sur ses traits.

—Et il n'a pas fléchi? demanda l'étranger sur les lèvres duquel un sourire étrange s'était dessiné tandis que le bohémien lui rapportait les menaces du comte. Il a persisté jusqu'à la fin dans ces sentiments?

—Jusqu'à la fin, répliqua Pharold. Mais vous savez qu'il y a chez lui un fonds de ruse et d'hypocrisie qui perce même au milieu de ses plus violentes fureurs et le rend doublement haïssable et dangereux. Il n'a pas tardé à reparaitre. Son emportement tomba tout à coup, mais non sa colère, et avec un intérêt dont je ne fus pas dupe, il me demanda ce que j'étais devenu pendant ces vingt années.

—En apprenant que je les avais passées en Espagne, il me dit que c'était un pauvre pays où je n'avais pas dû faire fortune, et que j'avais eu grand tort de n'avoir pas confiance en lui et de préférer, à la vie errante de nos tribus, le sort heureux et paisible qu'il me destinait.

—Puis il s'enquit où il pourrait me trouver s'il avait quelque message à vous transmettre, et comme j'avais vu, tandis qu'il me parlait, son regard parcourir les allées environnantes, cherchant un garde aux mains duquel il pût me livrer, je lui répondis que je m'en allais avec ma tribu du côté de Nozay. Mais, malgré cela, je ne suis pas tranquille, ni pour moi, ni pour les miens, et je tremble à tout instant qu'il ne nous découvre.

—Nous ne lui en laisserons pas le temps, répartit l'étranger. Mais ce n'est pas là tout ce que vous avez appris?... Et... Marguerite l'avez-vous vue?

—Non, mais j'ai su qu'elle était toujours chez sa tante, la marquise de Tréveneuc, qui l'aime comme sa propre fille et lui rend son isolement facile à supporter.

—Trop facile peut-être, dit l'étranger avec un soupir, car ne s'apercevant pas que d'autres affections lui font défaut, elle a sans doute oublié ceux qu'elle a perdus.

—Si ce qu'on m'a dit est vrai, vous la jugez mal, répartit Pharold. D'ailleurs, ajouta-t-il en fixant un regard ému sur l'étranger, la fille d'un Lalandec ne saurait être aussi oublieuse. Mais j'ai ouï dire autre chose qui vous étonnera sans doute,

c'est que le comte d'Erbray s'est pris pour elle d'une affection singulière. Dur et amer avec tous, pour elle il a les attentions les plus respectueuses, les prévenances les plus délicates. Seule, elle a le privilège d'amener parfois un sourire affectueux sur ses lèvres, et depuis longtemps il la destine pour épouse à son fils et la traite ouvertement comme telle.

Le visage de l'étranger, qui d'abord avait exprimé un étonnement profond, s'anima à ces dernières paroles d'une expression de colère indicible, et redressant sa haute taille:

—Elle! s'écria-t-il, elle, la fille de la victime, elle épouserait le fils de l'assassin!... Mais cela ne sera pas. Du moins tant qu'il me restera un souffle de vie, je l'empêcherai. Je démêle, d'ailleurs, à travers cette feinte affection, ses lâches calculs. Il veut par ce mariage fixer dans sa famille une fortune qu'un mot de moi peut lui enlever. Ah! il était temps que j'arrive!

—Qui sait, cependant, si cette affection n'est pas sincère? dit Pharold d'un air pensif. Le cœur humain a de si étranges contradictions! Puis elle se manifeste par des signes qui trahissent des sentiments sur la nature desquels il est bien difficile de se méprendre. Ce château de Montbrun, qu'il laissait tomber presque en ruines et où il n'a pas mis les pieds depuis les événements que vous commémorez, on dit qu'il le destine à ces deux enfants, comme s'il espérait que la vue de leur bonheur apaiserait la colère des morts.

—Et sans doute en chasserait leurs fantômes? dit l'étranger avec un sourire ironique.

—Peut-être. En tous cas on prétend qu'il n'attendait, pour rendre au vieux château sa splendeur effacée, que le retour de son fils et que le mariage y doit être célébré.

—Son fils doit-il donc revenir? demanda l'étranger en pâlisant.

—Il est arrivé ce soir, du moins si j'en crois un rapport des miens.

—Mais vous n'en êtes pas sûr?

—J'ai seulement appris que deux gentilshommes ont traversé le bois pour se rendre à Pierrie, et, sans aucun doute, au château de Tréveneuc. L'un s'appelle d'Availles, ce doit être le colonel de ce nom; et l'autre, son compagnon, ne peut être qu'Edouard d'Erbray.

—C'est lui, en effet, dit l'étranger qui semblait en proie à une vive agitation.

—Et, après une pause, il ajouta:

—Toutes les mesures nécessaires pour le devancer, je les avais cependant prises. Je voulais frapper le père avant le retour du fils, et épargner à l'innocent la honte et les douleurs qui vont être le partage du coupable. Mais cela même ne m'arrêtera pas. Il faut que justice se fasse, et, dussé-je porter à Edouard un coup terrible...

—Dussiez-vous même le séparer pour toujours de celle qu'il aime? interrompit Pharold d'un air interrogateur.

—Qu'il aime, s'écria l'étranger.

—Et dont il est aimé.

—Lui, reprit l'étranger d'une voix étouffée. Mais non, c'est impossible, et vous avez été trompé par de faux rapports. Il y a trois ans qu'ils ne se sont vus; c'étaient encore des enfants lorsqu'ils se sont séparés, et cet amour, à supposer même qu'il existe, ne saurait être sérieux.

—Nous serons bientôt à même de juger, répliqua douce-

ment Pharold. Mais si cependant vous vous trompiez, si l'absence, au lieu d'éteindre leur amour lui avait donné de nouvelles forces.

—Et bien, même alors, je n'hésiterais pas, s'écria l'étranger dont les traits contractés exprimaient une colère et une résolution terribles. Je les séparerais. Oui, dût cette séparation leur briser le cœur à tous les deux, j'en aurais le courage... Mais Dieu nous préserve d'un tel malheur.

Et, pendant un instant, il se promena d'un air sombre et agité. Puis allant à Pharold qui était demeuré silencieux et rêveur à la même place :

—Et c'est vous qui me blâmez si j'agis de la sorte, vous Pharold ? dit-il vivement. Vous ne vous souvenez donc plus que le passé élève entre eux un mur infranchissable ?

—Je m'en souviens, répliqua le bohémien, et, quoi que vous décidiez, pas une parole de blâme ne sortira de mes lèvres. Seulement, je trouvais dur que ces innocents fussent enveloppés dans le châtement du coupable, et je ne pouvais m'empêcher de les plaindre. Mais vous seul pouvez être juge équitable de ce qu'il convient de faire ; et, d'ailleurs, ce n'est pas pour discuter votre conduite que je suis venu, c'est pour vous apporter mon concours et je ne vous marchanderai pas.

—Je le sais, Pharold, dit l'étranger d'un ton plus calme. Mais votre approbation ne m'est pas moins précieuse que votre dévouement et je l'aurais voulue plus complète. Laissons cela, toutefois, et songeons au présent. Vous craignez, m'avez-vous dit, que le comte d'Erbray n'attende à votre liberté ?

—A peine osais-je venir tout à l'heure quand vous m'avez fait demander, tellement je redoute un piège.

L'étranger réfléchit un instant.

—Et si, pendant deux jours, il était nécessaire que vous déjouiez ces pièges, que vous les braviez même, le pourriez-vous ? demanda-t-il ensuite.

—Je l'essayerais du moins, répondit Pharold.

—Il le faut, car dans deux jours seulement j'aurai recouvré ma pleine et entière liberté d'action. Plus tard, je vous dirai pourquoi. La seule chose qui m'importe d'ici là, c'est que vous sachiez savoir au comte d'Erbray que, demain, à minuit, le chevalier de Langot l'attendra dans la grande galerie du château de Montbrun.

—Par moi ou par les miens, le message sera transmis, vous y pouvez compter... Mais son fils, ne le verrez-vous donc pas, lui aussi ?

—Peut-être, dit l'étranger. Si je m'y décide, je vous le ferai savoir.

—Et, pendant ces deux jours, qu'allez-vous devenir ? demanda Pharold. Où vous cacherez-vous ? Nos tentes sont un pauvre asile, ajouta-t-il après une courte hésitation, mais l'hospitalité y est sûre et dévouée.

—Je voudrais pouvoir l'accepter, Pharold, dit l'étranger avec effusion, car j'y trouverais auprès de vous un refuge contre les pensées qui vont m'assaillir dans la solitude. Mais j'y pourrais être découvert, tandis qu'au château de Montbrun, je puis braver toutes les recherches. C'est là que j'irai. Demain soir, venez à neuf heures m'attendre ici, ou, si le comte d'Erbray y mettait obstacle, au vai Moudit. Là, ajouta-t-il avec un sourire ironique, nous sommes sûrs qu'il ne nous troublera pas. Et, maintenant, retournez près des vôtres, Pharold, et tenez-vous prêt. Le combat que nous allons engager sera

difficile et périlleux, mais notre cause est juste et nous triompherons.

—Je sais que la justice de Dieu, si tard qu'elle se mette en marche, finit toujours par atteindre le coupable, et j'ai confiance, répondit le bohémien d'un ton grave et convaincu.

De l'extrémité de la clairière, où ils s'étaient retirés pour causer plus librement, ils se dirigèrent alors vers l'allée où Léna les attendait avec le cheval de l'étranger. Ils n'échangèrent plus une seule parole. Leur cœur était trop plein des émotions si vives et si diverses soulevées par cette conversation qui avait ravivé tant de douloureux souvenirs.

Léna les attendait sans impatience. Tout occupée du cheval de l'étranger, noble animal plein de feu, mais doux et docile comme un agneau, elle calmait son ardeur en le flattant d'une main caressante, ou elle examinait son harnachement avec une curiosité d'enfant.

L'étranger qui avait à peine pris garde à la jeune femme lorsqu'elle était arrivée fut alors vivement frappé et surpris de sa beauté.

—Cette belle jeune fille est-elle à vous, Pharold ? demanda-t-il d'un air surpris.

Un nuage passa sur le front du bohémien.

—C'est ma femme, répliqua-t-il d'un ton brusque et impatient.

Et, pour couper court à toute explication, il serra la main que lui tendait l'étranger et s'éloigna d'un pas rapide avec Léna.

L'étranger les suivit quelque temps du regard, puis, secouant la tête d'un air de compassion profonde, il se mit lentement en selle, et, tournant le dos au camp des bohémiens, il descendit l'allée.

Il ne songeait déjà plus ni à Pharold ni à Léna. Les souvenirs qu'il venait de raviver s'étaient de nouveau emparés de lui. Le front penché, laissant flotter la bride sur le cou de son cheval, il demeura longtemps plongé dans sa méditation.

Puis, relevant tout à coup son visage baigné de larmes qu'il ne songeait point à retenir.

—Mon Dieu, s'écria-t-il, vous qui savez tout ce que j'ai souffert, ne permettez pas que Marguerite aime le fils de cet homme, ou si cet amour a déjà pris possession de son cœur, sauvez-la d'elle-même.

III

En pénétrant dans le bois, les deux cavaliers que la mère Gay avait un instant arrêtés pressèrent l'allure de leurs chevaux pour regagner le temps perdu. Ils semblaient avoir hâte d'arriver, le plus jeune surtout, celui qui avait consulté Léna.

Héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, à peine âgé de vingt-cinq ans, riche de ces dons naturels auxquels rien ne supplée, Edouard d'Erbray était entré dans la vie par une voie large et facile où tout lui devait sourire.

Un extérieur agréable, des traits vifs et réguliers dont l'expression ouverte et sympathique faisait pardonner la beauté un peu efféminée, des manières séduisantes prévenaient en sa faveur et désarmaient l'envie qui d'habitude s'attache aux pas des enfants gâtés de la fortune et du hasard.

Chez lui, du reste, les apparences n'étaient pas menteuses

et la bonté généreuse empreinte dans son regard, les nobles sentiments qui se lisaient sur son visage se trouvaient réellement dans son cœur, dont les exquis qualités étaient voilées plutôt que déparées par une légèreté impertinente et railleuse, mais jamais blessante, et par une susceptibilité hautaine et presque morbide, défaut héréditaire dont rien encore n'avait pu le guérir.

Malgré sa jeunesse, il avait déjà trouvé occasion de se distinguer. Il avait fait partie, ainsi que son compagnon, le colonel d'Availles, de ces hardis volontaires qui, par amour des aventures autant qu'en haine des Anglais, étaient allés, sous la conduite des La Fayette, des Rochambeau, des Chastellux, des Noailles et de bien d'autres, aider de leur épée et de leur dévouement la naissante république des États-Unis. Ils étaient même signalés par son bouillant courage au milieu de cette élite, et sa témérité l'avait lancé dans quelques-unes de ces aventures qui, heureusement dénouées, saisissent vivement l'imagination populaire par leurs péripéties dramatiques et romanesques.

De retour en France après une absence de trois années, Edouard d'Erbray allait, dans quelques instants, se retrouver au milieu des siens.

Il se savait attendu avec impatience ; il savait aussi que pas un de ceux qu'il avait quittés jadis ne manquerait au rendez-vous qu'il leur avait assigné, et cependant une appréhension secrète, un involontaire serrement de cœur mêlaient sa joie d'amertume.

Tous ces êtres qui, à divers titres, lui étaient si chers, allait-il les retrouver tels qu'il les avait laissés ? Quels changements aurait produit l'âge sur les uns, l'absence sur les autres, sur celle-là surtout dont l'affection lui était plus précieuse que tout au monde, et qu'il avait quitté si jeune, à un âge où le cœur, ayant à peine conscience de lui-même, est si peu susceptible d'impression profonde ?

Ces doutes qu'il osait à peine s'avouer s'étaient accrus à mesure qu'il approchait, et ils le remplissaient de trouble et d'anxiété. Saisi parfois d'un véritable découragement, il eût voulu reculer le moment de cette réunion qu'il avait si longtemps et si ardemment désirée, et alors tout prétexte qui s'offrait de ralentir ou de suspendre sa marche, comme avait été l'apparition des deux bohémiennes, était le bienvenu.

En d'autres instants, au contraire, impatient de cette incertitude qui lui devenait insupportable, il eût voulu dévorer l'espace, et il épéonnait son cheval avec un fougueux emportement.

Son compagnon souriait parfois de ces brusques variations d'humeur ; puis, en devinant en partie la cause, il s'y prêtait silencieusement et de bonne grâce.

Le colonel d'Availles, de dix ans plus âgé qu'Edouard d'Erbray, avait été, pendant cette longue campagne d'Amérique, où, par sa science et sa bravoure, il s'était signalé lui-même comme un officier du plus haut mérite, son guide, puis son frère d'armes inséparable et dévoué. Bien que le caractère encore plus que l'âge établît entre eux de nombreuses dissemblances, il s'était bientôt pris d'une vive affection pour ce tout jeune homme confié à ses soins, et il avait d'autant plus vite été gagné par son extérieur agréable et son attrayante vivacité.

qu'il était lui-même complètement dénué de ces avantages.

Non que sa personne fût affligée d'aucune de ces difformités qui rendent à jamais un objet de pitié ou de risés. Sa haute taille l'heureuse proportion de ses formes vigoureuses et bien développées, la grâce simple et austère de ses manières, son adresse à tous les exercices du corps, tout, au contraire concourait à faire de lui un gentilhomme accompli. Mais la petite vérole l'avait affreusement défiguré.

Haché, couturé, sillonné, son visage, jadis agréable et régulier, avait à peine gardé forme humaine. Ses yeux seuls avaient survécu, deux yeux noirs et pleins de feu et d'énergie, dont la flamme douce et contenue atténuait la laideur de ses traits qui, dans leur rudesse mal ébauchée, avaient quelque chose de ceux du lion, et lui donnaient un air imposant de force et de grandeur.

Frappé par le fléau dans la fleur de sa jeunesse, à l'âge où sont le plus appréciés les avantages qu'il perdait, il avait vivement ressenti le coup, plus vivement peut-être qu'il n'était raisonnable. Sachant de quel prix sont aux yeux du monde, et surtout des femmes, les qualités extérieures, il se crut à jamais chassé de la société par sa laideur. Un incident en apparence insignifiant ne contribua pas peu à le confirmer dans cette conviction.

Étant allé voir, peu après sa guérison, une de ses parentes, beauté surannée de la cour du régent qui avait vieilli sans rien perdre des goûts, sinon des habitudes de sa jeunesse, la vieille dame, en l'apercevant, resta un instant muette de stupéfaction. Puis, frappant des mains, elle s'écria :

—Bon Dieu, Charles, que vous êtes laid.

Et d'un ton si sincère, avec une naïveté si cruelle, que ce cri était demeuré profondément gravé dans le cœur et dans la mémoire du colonel.

Il se dit que mieux valait rompre avec le monde que d'y être un objet d'horreur et de dégoût, et il se consacra tout entier aux devoirs de sa profession.

Il y gagna dans un sens, les études auxquelles il se livra dans la retraite ayant remarquablement développé son intelligence et étendu le cercle de ses connaissances bien au-delà des limites où s'arrêtaient d'ordinaire celles des hommes de sa caste.

Mais son caractère avait pris dans la solitude un pli d'amertume et de tristesse que révélait sa conversation facilement ironique ou méprisante. Son désenchantement avait même été d'autant plus profond qu'ayant de bonne heure perdu ses parents, il s'était trouvé brusquement privé de toute affection.

Toutefois sa misanthropie, noblement inconséquente, n'avait dégénéré ni en haine, ni en égoïsme. A toute instant sa conduite, inspirée par les sentiments les plus généreux et les plus délicats, démantait sa parole hautaine et dédaigneuse, et le malheur lui-même n'avait pu livrer accès, dans ce noble cœur naturellement avide d'amour et de dévouement, aux basses et mesquines inspirations de la jalousie et de l'envie.

Chargé par la marquise de Trévèneuc, la tante d'Edouard d'Erbray, de veiller sur ce jeune homme qu'on n'avait pas vu sans appréhension partir, presque adolescent, pour une expédition si périlleuse, il s'était vaillamment acquitté de sa tâche en allant, avec une audace inouïe, arracher Edouard prisonnier des mains des indiens. Aussi la marquise reconnaissante

avait-elle voulu que le colonel, à son arrivée en France, vint chercher chez elle un repos et des distractions dont elle savait que partout ailleurs il eût été privé.

C'était à son château, situé dans le voisinage de Pierre, qu'il se rendait alors avec Edouard, ce dernier ayant reçu de son père lui-même l'ordre de ne pas se séparer de son compagnon, et, avant de venir au château d'Erbray, de lui tenir société pendant quelques jours à celui de Tréveneuc.

Tant que les deux cavaliers avaient couru sous bois, l'allure rapide de leurs chevaux les avait empêchés d'échanger une parole. Mais en sortant du fourré, ils furent obligés de ralentir le pas.

Le chemin, s'inclinant tout à coup, s'engageait par une pente brusque dans une gorge profonde qu'il remontait ensuite presque à pic. Resserrée entre deux coteaux nus et incultes, cette gorge, au fond de laquelle un ruisseau courait sous l'abri de buisson touffus, était, le jour, fraîche et charmante dans son isolement sauvage. Mais la nuit, elle recevait des ténèbres épaisses qui l'emplissaient d'un aspect sinistre qui frappa le colonel d'Availles.

— Quel coupe-gorge, s'écria-t-il. On dirait cet endroit fait exprès pour un assassinat.

— On l'appelle le Val Maudit, répondit Edouard d'Erbray d'un ton triste, et il n'a que trop mérité son nom. C'est là qu'il y a vingt ans fut assassiné mon oncle...

— Le Marquis de Tréveneuc ? fit d'Availles d'un air surpris.

— Non, le frère de ma mère et de Mme de Tréveneuc, le lieutenant de vaisseau Lalandec.

— Je me souviens, en effet, d'avoir ouïe parler de ce malheur. Mais j'étais si jeune alors que j'ai toujours ignoré comment il arriva.

Soit répugnance à rappeler de douloureux souvenirs, soit tout autre cause, Edouard d'Erbray ne répondit pas à cette question indirecte. Sentant qu'il avait fait fausse route, le colonel reprit :

— Votre oncle n'était-il pas ce lieutenant Lalandec qui fut condamné à mort, pour avoir blessé en duel le capitaine de la frégate à bord de laquelle il servait, *La Junon*, je crois ?

— C'était lui, en effet, répliqua le jeune homme d'un ton brusque et avec une visible contrainte.

— Pardonnez-moi d'insister, Edouard, reprit le colonel ; mais voilà plusieurs fois déjà, lorsque je vous parle du lieutenant Lalandec, que vous vous hâtez de détourner la conversation, comme si elle vous était pénible. Ignorez-vous donc pour quelle cause et en quelles circonstances cette condamnation fut prononcée ?

— Je sais qu'elle fut provoquée par ce malheureux duel. Mais du duel lui-même et de ses motifs, je ne connais que fort peu de chose. Mon père n'a jamais, devant moi, fait la moindre allusion au lieutenant Lalandec, ni souffert qu'on prononça son nom. Ma tante de Tréveneuc elle-même semble douloureusement affectée lorsque le souvenir de son frère est rappelé en sa présence, et dans ce silence persistant de ma famille, dans sa répugnance à le rompre, j'ai cru voir un avertissement indirect de réprimer ma curiosité si quelquefois j'étais tenté, pour la satisfaire, de demander au dehors de plus amples détails. Aussi, m'en suis-je toujours gardé.

— Je le comprends, reprit d'Availles. Mais vous avez cer-

tainement mal interprété la conduite de votre famille. Quel qu'en soit le motif, ce ne peut être celui-là. La condamnation du lieutenant Lalandec, loin de porter atteinte à son honneur et à sa considération, n'a flétri que ses juges et ses accusateurs.

— Comment cela ? demanda vivement Edouard d'Erbray.

— L'histoire est courte et ne s'est malheureusement que trop répétée depuis une cinquantaine d'années. Lalandec était un de ces officiers de marine roturiers qu'on appelle officiers bleus, et que les nôtres, par un stupide et imprévoyant orgueil, au lieu d'admettre fraternellement dans leurs cadres quand ils sont, comme l'était votre oncle, supérieurs par la science et le courage, harcèlent de me-quines ou odieuses persécutions.

« Pendant cette guerre de Sept ans qui nous fut si fatale et nous valut, entr'autres affronts, la perte du Canada, Lalandec s'était distingué par plusieurs traits d'une rare audace, et chacun s'attendait à le voir promu au commandement de *La Junon*, alors vacant. On le désirait même, espérant qu'une fois maître absolu d'un vaisseau de cette importance, il le ferait concourir à quelque-une de ces actions glorieuses qui sauvent, sinon les intérêts du moins l'honneur d'un pavillon.

« Cet espoir fut déçu. Un de ces favoris de cour qui intriguent tandis que les autres se battent, fut, par la protection d'une femme et au scandale de tous les honnêtes gens, nommé à ce commandement. Lalandec se soumit de bonne grâce et consentit à servir en second là où il avait tous les droits de commander.

« Mais nos pires ennemis souvent ne sont pas ceux à qui nous avons fait tort. Ce sont ceux qui, nous ayant blessés et jugeant de notre cœur d'après le leur, le supposent rempli d'une irréconciliable haine. Ce d'Assérac, le favori de cour, n'était pas seulement incapable, il avait l'âme vile.

« Par jalousie autant que pour faire sentir à Lalandec le poids de son autorité, il rejeta dédaigneusement tous les plans que votre oncle avait arrêtés avant son arrivée, plans admirables qui, bien exécutés, devaient nous assurer, au prix de rencontres hasardeuses, mais qui n'avaient rien de trop inégal, des prises d'une immense richesse.

« Les prises échappèrent, et, pour comble de honte, une frégate ennemie, voulant assurer la fuite du convoi, vint offrir le combat sans que d'Assérac châtiât cette bravade ou même y répondit.

« Universellement blâmé, d'Assérac imagina, pour se disculper, d'accuser mensongèrement votre oncle d'avoir rendu la rencontre impossible en exécutant mal un de ses ordres. C'en fut trop pour Lalandec.

« Un jour qu'en sa présence d'Assérac osait répéter cette accusation devant tous les officiers réunis, il lui jeta à la face un énergique démenti et le convainquit, par des preuves irrécusables, de son impéritie et de sa mauvaise foi.

— Et c'est là l'homme dont on m'avait caché la vie, et dont on m'eût tu le nom si la chose eût été possible ! s'écria involontairement Edouard d'Erbray.

(La suite au prochain numéro.)

UNE
AFFAIRE EMBROUILLÉE.

I

(Suite)

—Mon père, mon bon père, ajouta Urbain, si je pouvais l'oublier un seul instant, si ma gratitude, mon respect pour vous pouvaient jamais s'affaiblir, je ne mériterais pas de mourir saintement. Pitié, pitié pour moi!

—Pitié? répéta le fermier d'un ton amer. Oui, tu dois être malheureux jusqu'à l'égarément pour demander quelque chose d'aussi déraisonnable. Je n'aurais pas cru cela de toi, mon fils.

—Thomas, laissez vous fléchir! sauvez Urbain sauvez Cécile par une bonne parole, supplia la fermière.

—Oui... vous êtes mère, dit Couterman; votre amour pour votre fils vous aveugle, mais Urbain, lui, est un homme.

—Pardon, pardon, mon père! Le désespoir m'égaré...

—En effet, mon fils. Ni toi ni ta mère, n'avez conscience de ce que vous demandez, reprit Couterman avec tristesse. Je suis né dans cette ferme; sous cette fenêtre fut mon berceau; dans ce coin de la cheminée il me semble encore voir ma mère à son rouet, chantant ou me racontant des histoires; là, sur cette grande chaise, mon vieux père s'est endormi pour toujours en me bénissant. Il n'y a pas un brin de gazon dans cette ferme que je n'aie arrosé de mes sueurs, pas un arbre, pas une pierre qui n'aient été les amis de mon enfance: mes joies, mes peines, mes amours sont gravés sur tout ce qui m'entoure. C'est ma vie même... et je devrais, dans mes vieux jours, quitter ce toit paternel et errer dans le monde comme un étranger.

—Mais mon Dieu, non, Thomas, interrompit sa femme, nous demeurerons ici. Rien ne sera changé...

—Mon père, je vous obéirai toujours avec amour, avec soumission! soupira le jeune homme.

—Rien ne sera changé? répéta le fermier en secouant la tête. Qui peut le savoir? La mort n'est-elle pas là pour mettre à néant la volonté de l'homme? Si Urbain épouse Cécile; ne peut-il pas mourir? Ne sommes-nous pas tous mortels? Alors voilà Cécile restée seule, ou avec ses enfants, propriétaire de tout notre bien. Et si elle se remariait, — son second mari serait-il aussi bon pour nous, vieilles gens usés, qui mangerions trop et ne travaillerions pas assez? Oh! clevez-vous, je le comprends, contre ces tristes suppo-

sitions, mais il ne faut pas reculer devant la vérité. N'y a-t-il pas assez d'exemples de ces déplorables coups du sort. Nous ne voyons que cela de tous côtés. Étienne, le mendiant octogénaire, qui vient ici le samedi demander un morceau de pain, a été un fermier aisé. Il s'est aussi dépouillé de tout au profit de son fils. Son fils est mort le premier, puis sa bru; et ainsi les biens ont passé par héritage dans des mains étrangères qui ne s'occupent plus du vieux mendiant... Et Charles Derocck, et Jacques Steen, d'Esschenbeek? Chacun connaît leur histoire. Ils se sont déshabillés avant d'aller se coucher, et il ont cruellement expié leur imprudence. Ne pense point, Urbain, qu'un sentiment d'égoïsme me fait parler ainsi. Si j'étais seul, je sacrifierais probablement tout, par amour pour toi, mais ta mère peut nous survivre à tous. Ne devons-nous pas craindre qu'elle puisse être réduite à mendier un jour son pain, comme le pauvre Étienne? Devons-nous rendre de pareilles choses possibles en nous soumettant aux exigences de la femme Roosens? Jamais, non jamais!...

—N'est-ce que la crainte d'événements aussi incertains qui vous retient? s'écria sa femme avec force; eh bien! Thomas faites ce qu'exige la femme Roosens! sauvez mon fils, qu'il soit heureux du moins. Si mon sort en devient malheureux, je le supporterai avec résignation et en bénissant Dieu.

—Je comprends cela, une mère! répliqua son mari. Vous donneriez votre cœur même si on vous le demandait... mais mon devoir est d'empêcher ce sacrifice. Je suis bien sûr qu'Urbain comprend clairement l'affaire maintenant et ne souhaite plus que nous lui abandonnions notre ferme. Parle, Urbain, dis que j'ai raison.

Le jeune homme poussa un cri d'angoisse et posa sa tête sur la table. Il sanglotait amèrement, et ne répondit pas.

Couterman le regarda un instant en silence. Il luttait contre son propre cœur. Mais la raison eut le dessus, car il murmura:

—Cela ne se peut pas; cela ne doit pas être. On entendit tout à coup des plaintes au dehors.

—Voilà Cécile! s'écria la mère. Comme elle gémit! Qu'y a-t-il, chère enfant?

Elle n'avait pas achevé, qu'une jeune fille entra, les yeux rouges, et ruisselants de larmes.

—Sauvez-moi! s'écria-t-elle, en sautant au cou du vieux Couterman, sauvez-moi du désespoir et de la mort. Si vous m'abandonnez, je suis perdue!

—Calme-toi, Cécile, mon enfant, dit le fermier en se dégageant doucement de son étreinte. Quel nouveau chagrin trouble tes sens?

—Hélas! il faut que j'épouse Marc! Ma mère

l'a décidé. L'amman vient dans une heure, et alors on prononcera mon arrêt irrévocable. Marc est un homme sans religion. Il jure, il blasphème; il est emporté, brutal et cruel. Je le hais, je le déteste, j'en ai peur comme du mauvais esprit. Je ne veux pas être sa femme, son esclave; Je ne veux pas vivre avec lui. Dussé-je mourir de faim, il ne prendra pas à mes côtés la place qui appartient à Urbain, à Urbain seul. Horrible, horrible! Marc, le méprisable ivrogne me serrerait dans ses bras! Le premier baiser qui effleurerait mon front serait la souillure de ses lèvres impures! O Dieu laissez-moi mourir.

Elle tomba comme évanouie sur une chaise et mit ses mains sur ses yeux. Urbain et sa mère s'approchèrent d'elle en pleurant, et voulurent lui prendre la main; mais Cécile sauta debout, courut droit au fermier, et s'agenouillant devant lui :

—Ayez pitié! s'écria-t-elle les mains jointes! Vous seul pouvez me sauver. Cédez au désir de ma mère. Ne craignez rien, vous resterez le maître ici; je travaillerai comme un esclave pour vous, pour vous seul; Je lirai dans vos yeux ce qui peut vous faire plaisir; je vous aimerai comme un père, comme un bienfaiteur, presque comme un Dieu!... Vous refusez? Vous me condamnez à mourir? ah! grâce, grâce!

Urbain et sa mère s'agenouillèrent aussi devant le fermier et répétèrent d'un ton déchirant :

—Grâce! grâce!

—Mes enfants, mes enfants, vous feriez pleurer une pierre, murmura Coutermann en s'essuyant les yeux. Levez-vous et attendez avec espoir. Je vais tenter un dernier effort. Restez tranquilles, dans quelques minutes je reviendrai avec une réponse décisive. Peut-être apporterai-je de bonnes nouvelles.

Il sortit en toute hâte et s'achemina vers le moulin.

Bientôt il entra dans la chambre où la mère Roosens incapable de marcher, était assise dans un fauteuil. Elle était entourée de trois petites filles qui jouaient en silence. Son mari était assis près d'une table, la tête dans ses mains. Il avait l'air de se quereller, car à l'entrée du fermier, elle menaçait encore son mari du doigt.

—Enfants, dehors! dit-elle.

Les petites filles sortirent en courant.

—Ah! ah! père Coutermann, vous revenez? Je croyais que vous ne remettriez plus le pied chez nous. Qu'est-ce à dire? Êtes-vous revenu à de meilleures idées? Quoi qu'il en soit, soyez le bienvenu et prenez un siège.

—Mère Roosens, dit tristement le vieillard, votre fille est chez nous. Elle est si malheureuse, la pauvre enfant, que le spectacle de son

désespoir m'a brisé le cœur.

—Bah! bah! nous connaissons cela. N'y faites pas attention, demain ce sera fini, répondit-elle en riant.

—Non, non, vous vous trompez; votre Cécile n'est pas une fille ordinaire. Si vous la forcez d'épouser Marc Cops, elle en mourra peut-être; car son nom seul la fait trembler comme un roseau. Je ne suis pas son père, mais pour la sauver je suis prêt aux plus grands sacrifices.

—Ah! ah! que voulez-vous dire? Expliquez-vous.

—Je ferai changer notre bail, et j'y ferai inscrire le nom de mon fils comme mon associé pour les trois quarts. Je lui donne aussi en pleine propriété les trois quarts de tout ce que je possède.

—Cela commence à aller, répondit la femme Roosens avec un sourire triomphant. Mais alors Cécile ne serait pas véritablement maîtresse de la ferme.

Son mari s'était levé et lui cria, moitié suppliant, moitié indigné :

—Mais Catherine, vous n'avez donc pas de cœur? Comment pouvez-vous torturer ainsi notre vieil ami? Ce qu'il vous offre est beaucoup trop et vous hésitez encore!

—Taisez-vous et tenez-vous coi! s'écria-t-elle en faisant un geste impérieux. Que connaissez-vous à ces choses-là? Je n'hésite pas; Je maintiens ma décision. Si le fermier n'adhère pas à mon projet tel que je l'ai arrêté, l'amman recevra ma parole aujourd'hui même, et Cécile épousera Marc. Il est inutile de faire d'autres propositions, je ne veux pas en entendre parler.

Les larmes jaillirent des yeux du vieux Coutermann. Il secoua un instant la tête, puis il dit avec un profond soupir :

—Si je fais une sottise, que Dieu me la pardonne. Et j'accepte votre condition, mère Roosens?

—Sans réserve?

—Sans la moindre réserve.

—Alors Urbain pourrait épouser Cécile?

—C'est bien certain?

—Recevez-en ma parole.

—Mais l'amman, mère Roosens?...

—Que nous importe l'amman? Ne sommes-nous pas libres? Et pourvu que nous fassions notre devoir et respections la loi, le baron notre seigneur, n'est-il pas là pour nous protéger contre les injustices!

—Eh bien, mère Roosens, pour le bonheur de mon fils et de Cécile, je consens, et je leur abandonne ma ferme. Cela me coûte beaucoup, mais maintenant que le sacrifice est fait, pas un mot de regret ne tombera de mes lèvres.

—Merci, vous êtes un brave homme! s'écria

la femme Roosens avec une explosion de joie victorieuse. Donnez-moi la main.

Elle lui serra la main avec force et reprit :

—Tenez, père Couterman, vous ne me croirez peut-être pas, mais cela me faisait de la peine d'être réduite à vous alliger. Aussi, pourquoi rester si longtemps déraisonnable ? Dieu soit loué ! maintenant tout est dans l'ordre, et je m'en réjouis doublement ; car je l'avoue, j'aime cent fois mieux donner ma fille à Urbain qu'au grossier Marc Cops. Nous allons donc redevenir bons amis comme auparavant, n'est-ce pas ?

—Je ne demande pas mieux. La vie est trop triste sans amitié.

—Buvons un verre à la santé de nos enfants ! dit le meunier.

—Oui, vous avez raison, Jean, allez chercher une bonne bouteille, répondit sa femme qui l'approuvait peut-être pour la première fois de sa vie.

—Restez, mon ami, je ne puis pas accepter votre offre en ce moment, dit le fermier. Il faut que je m'en retourne ; nos enfants m'attendent, pleins d'inquiétude et de crainte. Je ne peux pas les laisser souffrir plus longtemps, n'est-ce pas ?

—C'est vrai, répliqua la mère Roosens. Allez donc vite, et ramenez immédiatement votre femme et votre fils. Je veux les embrasser tous les deux. Ce sera fête ici aujourd'hui. Je ferai faire du café et chercher des gâteaux. Nous boirons du vin. Courez, courez vite.

—Je vous accompagne, dit le meunier en sortant sur les pas de son voisin.

Urbain se tenait sur la porte de la ferme. Lorsqu'il vit que son père riait et que le meunier agitait son chapeau en signe de joie, l'espoir entra dans son cœur. Il courut à leur rencontre et sauta au cou de son père en s'écriant :

—Père, père, quelles nouvelles ?

—Tu te maries mon fils, tout est arrangé.

—Cécile sera ta femme, ajouta le meunier. Embrasse ton beau-père, mon cher Urbain.

Le jeune homme serra le meunier dans ses bras et dit avec une joie délirante :

—Soyez bénis tous deux ! Comme Cécile va être heureuse et ma mère donc !

Et s'élançant vers la ferme avec la rapidité d'une flèche, il se précipita dans la chambre en criant :

—Mère, tout est arrangé. Je puis me marier. Cécile, Cécile, vous serez ma femme ! Je suis votre fiancé ! Dieu ! Comment peut-on supporter une si grande joie sans perdre la tête ? Il faut que je saute, que je danse, que je crie, ou je deviens fou !

Et en effet il se mit à bondir comme un insensé à travers la chambre. Il s'arrêta près de

la porte de la cour et cria :

—Eh ! eh ! Blaise, Thérèse, accourez vite, vite ; Je vais épouser Cécile. C'est décidé.

En ce moment les deux pères entrèrent dans la maison.

On échangea des embrassades et plus d'une larme de joie mouilla le carreau.

Urbain, tout à fait fou, dansait avec sa mère, avec Cécile, avec le valet, avec la servante, et remplissait la maison avec ses cris de joie, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde quittât la maison pour aller célébrer la fête au moulin et embrasser aussi la mère Roosens.

II

Quelques jours plus tard, Cécile Roosens après avoir traversé rapidement le village, suivit un chemin battu qui coupait d'abord la prairie, puis cotoya le cours sinueux d'un ruisseau.

Il était visible que la jeune fille se sentait bien heureuse, car un doux sourire se jouait sur ses lèvres, la joie rayonnait dans ses yeux, ses petites mains se frottaient à tout moment.

—Pourvu que ma cousine veuille bien me prêter sa robe de noces pour modèle, se disait-elle ; sans cela, je serai fagottée comme une vieille grand-mère. Et pourquoi ne me la prêterait-elle pas ? Je garantis qu'on ne la chiffonnera point. Ma cousine n'est pas trop serviable, il est vrai, mais elle a toujours été mon amie, et elle ne peut me refuser. . .

Tout à coup, elle fut interrompue dans son monologue par le son de plusieurs voix jeunes et fraîches qui l'appelaient par son nom.

Elle s'arrêta et aperçut, en se retournant, deux jeunes filles qui accouraient de son côté ; c'étaient deux de ses amies : Lisbeth, la fille du maître d'école et Claire la fille du tisserand.

—Cécile, dit l'une d'elles hors d'haleine, nous t'avons reconnue de loin, et comme nous avons une commission à faire par là, nous sommes très-contentes de faire un bout de chemin avec toi.

—Oui, Cécile, ajouta l'autre, on parle tant de toi à cette heure, que nous souhaitons naturellement d'apprendre quelque chose de ta propre bouche, mais depuis huit jours on ne te voit plus nulle part au village. Je crois même que tu n'as pas été à l'église dimanche ?

—Oh ? oh ? rectifia Lisbeth, cela serait grave ! J'ai vu Cécile dimanche à la première messe ; mais elle a filé si vite à la fin, que je l'ai vainement cherchée sur le pré. . . C'est donc vrai, Cécile, que tu va épouser Urbain Couterman ?

—Certainement, répondit la fille du meunier, dans cinq semaines.

—Si tôt ? Alors tu n'as certes pas de temps à perdre ; car c'est une grande affaire, n'est-ce

pas, que d'acheter, de préparer et d'arranger tout ce qu'il faut pour entrer en ménage... et surtout la toilette de noces! Je l'ai bien vu quand ma sœur aînée s'est mariée, pendant deux mois notre maison a été toute sans dessus dessous; nous ne savions où donner de la tête.

—Et où vas-tu comme cela, Cécile? demanda Lisbeth.

—Je vais à Plattesteen, faire une commission chez ma cousine à la ferme de Roonarde.

—Quel bonheur! nous allons à Bois-Chapelle, chercher du fil à la maitairie de Pierre Snoach, pour une pièce de toile que mon père doit tisser! dit Claire. C'est presque le même chemin. Marchons donc en causant. Quel beau temps, n'est-ce pas? Mais n'allons pas si vite, nous aurions trop de peine à parler.

—Cécile, as-tu déjà pensé à ta toilette de noces? demanda Lisbeth. La mode a changé, sais-tu? Au dernier jour de marché j'ai vu un mariage à Hal. La mariée portait une robe de dessous en étoffe jaune unie, et, là-dessus, une tunique verte à fleurs rouges, ouvertes par devant. Le corsage était très-étroitement lacé, échancré en rond autour du cou, et se terminait en pointe; les manches étroites et courtes, et l'avant-bras couvert de fausses manches en dentelle ruchée. Son bonnet était petit et peu garni; mais autour de sa tête s'enroulait une guirlande de nœuds de satin et une couronne de fleurs blanches. C'était si joli, si pimpant que je ne saurais le dire!

—Cela devait être charmant en effet, dit la fille du meunier avec un gai sourire.

—Et toi, comment seras-tu habillée, Cécile? demanda Claire. Ce n'est pas un secret, n'est-ce pas? Dis-le nous donc.

—Ce n'a pas été une petite affaire, répondit Cécile. Depuis cinq jours on a joliment discuté là-dessus chez nous. Mais, Dieu merci, j'ai fini par l'emporter. Figurez-vous mes amies, que ma mère voulait m'habiller d'une étoffe à fleurs larges comme des choux rouges, qui m'aurait fait paraître bossue; avec un pli dans le dos, des manches courtes bien serrées au coude, et par là-dessus un grand bonnet à falbalas de l'autre siècle, j'aurais eu l'air d'une petite mère du jour des Innocents.

Les jeunes filles éclatèrent de rire.

—Ces vieilles femmes! Elles ne peuvent pas souffrir que la jeunesse se pare un peu. Il ne t'aurait plus manqué qu'une grande tabatière et une canne à bec de corbin, dit Claire en riant.

—Oui, je sais bien ce qui te tracasse, dit Lisbeth. Mère Rocsens est un peu regardante, on le sait; elle aura sans doute voulu employer sa propre robe de noces pour...

—Non, non, ne dites pas cela, interrompit

Cécile. Ma mère ne regarde pas aux frais; ce n'est qu'une affaire de goût.

—Mais enfin, comment seras-tu mises, Cécile?

—Eh bien! tout à fait comme ma cousine de Plattesteen qui a épousé, il y a deux mois, le fermier Dalings. C'est-à-dire, pas les mêmes nuances. J'ai choisi un vert plus tendre et de plus petites fleurs. Nous avons acheté l'étoffe à Hal hier, et la couturière est à la maison. Je vais à Plattesteen chercher la robe de noces de ma cousine. A mon retour la couturière commencera tout de suite à couper la mienne. Vous avez vu ma cousine à l'église quand elle s'est mariée. N'était-elle pas bien mise, et n'a-t-on pas fait l'éloge de sa toilette?

—Charmante et très-riche en effet. Elle a fait faire sa robe à Bruxelles, et elle sait ce qu'il lui en coûte.

—Ainsi ton mariage se célèbre dans cinq semaines? Et ne crains-tu pas qu'il puisse retardé? demanda Claire.

—Retardé? répéta Cécile. Nos parents sont d'accord sur tout. Quel empêchement pourrait-il y avoir?

—Je n'en sais rien, Cécile, dit la fille du tisserand, mais si l'on devait en croire Mars Cops...

—Et que dit-il? demanda Cécile.

—Il crie tout haut que tu n'épouseras pas Urbain et se vante qu'il peut l'empêcher et qu'il l'empêchera. Je l'ai entendu pas plus tard qu'avant-hier.

—Paroles de fou, menaces en l'air! répondit Cécile. Il y a déjà des écrits entre nos parents. Nous ne craignons pas Marc: mon mariage est fixé, et rien ne peut l'empêcher ni le retarder.

—C'est bien dommage que tu n'aies pas pu avoir un peu de sympathie pour Marc, dit Claire.

—De la sympathie pour un ivrogne qui fait mourir sa mère de chagrin? s'écria Cécile avec aversion.

—Pour un blasphémateur? ajouta Lisbeth. Un batailleur brutal qui ne respecte rien! Dernièrement encore il a battu mon frère parce qu'il voulait défendre Blaise, par amitié pour Urbain. Il croit pouvoir tout faire impunément parce que l'amman est son oncle.

—Mais il se fût amendé, Cécile; car il t'aime avec une telle passion, qu'il est comme fou. Je le tiens de la servante de sa mère. L'amman avait donné beaucoup d'espoir à Marc son neveu. Le pauvre garçon avait promis de se corriger, et je crois qu'il eût tenu parole, car il ne buvait presque plus; il rentrait à son heure à la maison, et il était devenu doux et prévenant avec sa mère. Depuis qu'il sait que tu vas épouser Urbain, il n'y a plus que pleurs et désespoir à la Pomme d'or. Marcus reste des journées en

tières et la moitié des nuits dehors, et s'il rentre une fois par hasard, il fait une vie d'enfer. Il jure, il brise tout, il injurie sa vieille mère...

—Et il est toujours ivre, n'est-ce pas ? murmura Lisbeth.

—C'est bien malheureux tout de même, continua Claire, le plus beau garçon du village, et avec cela riche ! Lui qui aurait pu avoir une vie si belle, va se perdre, par amour.

—Allons donc ! Il a toujours été un ivrogne, dit Lisbeth.

—Pas du tout, répliqua Claire. Auparavant il buvait parfois un verre de trop. Quoi d'étonnant à cela pour le fils d'un cabaretier ? Mais il soignait bien la métairie, et sa mère n'avait point particulièrement à s'en plaindre. Mais depuis qu'il a jeté les yeux sur Cécile, et s'est aperçu qu'elle ne veut pas entendre parler de lui, il a mal tourné et a perdu la tête à moitié. Il ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Tantôt il crie qu'il se tuera à force de boire, tantôt qu'il va s'enrôler, tantôt qu'il fera un malheur. Hier il disait à sa mère qu'il veut se faire pendre. En un mot, le malheureux garçon perd l'esprit, et le mieux qui puisse encore lui arriver serait d'être mis dans une maison de santé ; sans cela, Dieu sait qu'elle triste fin il aura ! si on le trouvait mort demain ou après-demain dans le biez de quelque moulin, cela n'étonnerait personne.

—Ce sont de tristes choses ; mais à qui la faute ? demanda Lisbeth.

—En tout cas, c'est bien malheureux, reprit Claire, de devoir mourir si jeune ou de perdre l'esprit. Celui qui aime à ce point là, n'est pas entièrement corrompu ; et, je l'avoue franchement, si Marc n'avait aimée, s'il avait demandé ma main, j'aurais consenti, avec la conviction que je pourrais le sauver et faire de lui un brave et honnête homme. Son sort affreux m'inspire de la compassion... Et toi, Cécile, tu ne dit rien ? N'éprouves-tu pas aussi quelque pitié pour le pauvre Marc, qui n'est malheureux que parce qu'il t'aime trop ?

—Que veux-tu dire ? répondit Cécile en soupirant. Je plains Marc, et si je pouvais le consoler d'une autre façon, je le ferais volontiers ; mais j'aime Urbain depuis des années, et je n'éprouve pas la moindre inclination pour Marc Cops, au contraire. Ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas ?

—Nullement, Cécile. L'amour ne se commande pas, c'est une chose qui doit venir toute seule.

—Nous devons nous séparer ici, dit Claire, en s'arrêtant avec ses compagnes à un carrefour. Nous allons tout droit, jusqu'à Bois-Chapelle. Toi, Cécile, tu traverses le ruisseau, à gauche.

Dimanche c'est la kermesse à Beersel. N'y vas-tu pas ?

—Certes que j'y vais, répondit Cécile. Ce serait la première fois que je n'irais pas à la fête chez mon oncle à Beersel. J'y resterai probablement jusqu'à mardi.

—Oui, mais tu es sur le point de te marier, dit Lisbeth.

—Qu'est-ce que cela fait ? répliqua Claire, si Urbain y va aussi. D'ailleurs on n'y danse pas ; le curé l'a défendu ; mais il y aura fête tout de même, il y a des prix magnifiques pour le tir à l'arc.

—Eh bien, adieu, ou du moins à dimanche, à Beersel, dirent les jeunes filles.

Cécile Roosens traversa un petit pont et continua son chemin à travers les champs. Peu à peu elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et s'abandonna sans le vouloir à de tristes réflexions. Elle inclinait à croire que l'amour de Marcus était la seule cause de son malheur. Pouvait-elle lui en vouloir ? Les paroles de Claire, qu'elle avait écoutées en silence, l'avaient émue de pitié, et maintenant elle se répétait qu'elle ferait volontiers tout son possible pour sauver Marc du désespoir ; mais elle ne pouvait pas l'aimer, oh non !... quand même elle n'eût pas connu Urbain Coutermann.

Elle arriva, en se parlant ainsi, à un endroit où le chemin s'encaissait des deux côtés dans un petit bois que de grands hêtres couvraient de leur ombre épaisse.

A l'un des détours du sentier, elle entendit tout à coup prononcer son nom. Reconnaisant aussitôt la voix qui l'appelait, elle pâlit avant même de relever la tête et s'arrêta comme clouée au sol.

Marcus était devant elle !

C'était un grand jeune homme aux larges épaules et aux membres robustes. Ses traits, d'ailleurs réguliers et beaux, portaient l'empreinte d'une passion sauvage et d'une fatigue accablante. Ses habits étaient en désordre et souillés de boue.

Il contemplait Cécile tremblante avec une sorte d'enthousiasme. Ses lèvres souriaient : ses yeux étincelaient d'admiration et de joie. Il n'y avait rien dans son expression qui pût inspirer de l'effroi à une jeune fille, car son visage n'avait rien de violent ni de brutal.

—Vous rencontrer ici, Cécile, dans cette solitude ! s'écria-t-il. Je bénis Dieu pour ce bonheur inattendu. Vous allez savoir du moins qu'il feu dévorant vous avez allumé dans mon cœur.

La jeune fille fit mine de passer son chemin.

(La suite au prochain numéro).

PROSPECTUS.

“**Le Canadien Illustré**,” tel est le titre de la publication que nous offrons au public aujourd'hui. Nous croyons remplir une lacune qui se fait vivement sentir, en publiant un journal bien rédigé et bien soigné en fait de littérature, et en donnant aux charmantes lectrices et aimables lecteurs des feuilletons qu'ils pourront lire pendant leurs heures de loisir de la semaine et du dimanche. Rien ne sera épargné pour en rendre la lecture attrayante, et, à cet effet, nous ne publierons que les feuilletons les plus nouveaux et les plus intéressants. Hâtons-nous de dire que la moralité présidera au choix de nos ouvrages; notre but est d'intéresser, mais non de pervertir, et nous disons, avec assurance, que les parents pourront, sans aucune crainte, permettre à leurs enfants la lecture de notre journal.

“**Le Canadien Illustré**” paraîtra une fois par semaine, le *Jeu*di, et sera distribué immédiatement. Le NUMÉRO-PROSPECTUS que nous publions cette semaine donnera une idée de notre programme littéraire, et nous sommes convaincus que sa lecture ne pourra que plaire; plus que cela, que celui ou celle qui l'aura parcouru et prendra note des ouvrages que nous publierons, tels que: *Pharold le Bohémien ou le Val Mauvêt* et *Une Affaire Embrouillée*, prendra de suite un abonnement au premier numéro qui paraîtra le 5 Mai prochain.

En outre, nous sommes heureux de pouvoir annoncer aux lecteurs, qui s'abonneront à notre journal, que nous avons tous les fonds nécessaires pour subsister pendant au moins deux ans. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté.

Si le public veut bien nous honorer de son bienveillant patronage, nous promettons qu'avant longtemps, nous leur donnerons une gravure pour chaque ouvrage qui sera en cours de publication. Nos gravures seront exécutées par les meilleurs artistes en ce genre, voulant que notre publication soit un succès. D'un autre côté, la modicité du prix de l'abonnement met “**Le Canadien Illustré**” à la portée de tout le monde. Qui ne peut disposer d'une piastre par année, pour 12 pages de matière à lire: à la fin de l'année il se trouvera propriétaire d'un très joli volume de 624 pages, contenant toutes sortes d'illustrations et sujets intéressants. Nous nous présentons avec confiance devant le public, et nous espérons qu'il saura reconnaître dignement les efforts et les sacrifices que nous nous sommes imposés, et que “**Le Canadien Illustré**” aura sa place marquée au sein de toutes les familles Canadiennes.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Tous les numéros non vendus seront repris d'ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,
Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires.

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

Le Canadien Illustré

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,
CARTES DE VISITES,
CARTES DE RAFFLE ET BAL,
EN-TÊTES DE LETTRES,
EN-TÊTES DE COMPTES,
CIRCULAIRES,
MEMORANDUM,
ÉTIQUETTES,
LETTRES FUNÉRAIRES,
PETITES AFFICHES,
CATALOGUES,
PAMPHLETS,
OUVRAGES DE LOI,
ETC., ETC., ETC.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai. Les prix défient toute compétition.

J. B. BYETTE, Imp.